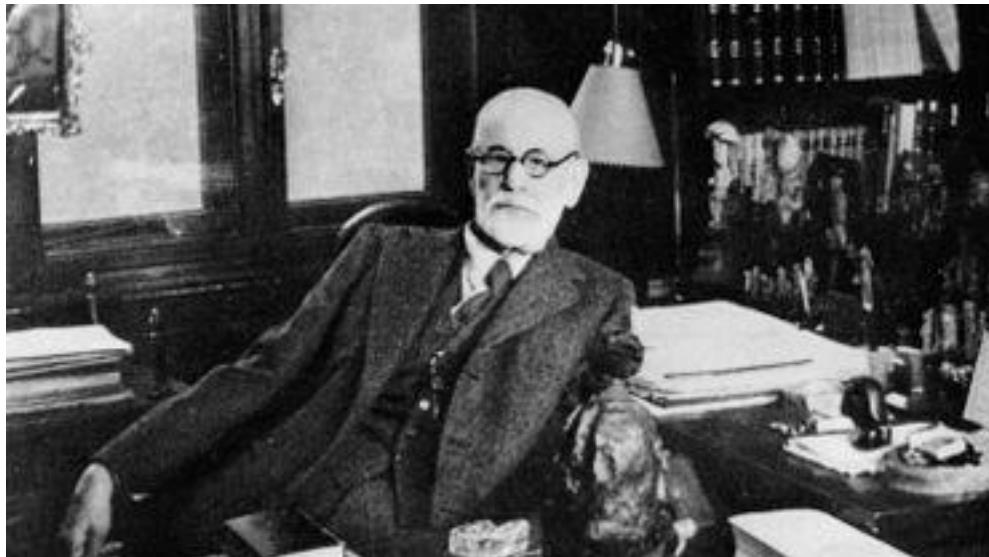


Richard Abibon

Déconstruction d'une déconstruction

A propos de l'article présentant le livre de Jacques Van Rillaer.

Freud : la déconstruction d'un mythe



Freud dans son bureau, à Vienne dans les années 30 © Authenticated News/Getty ImagesUn jour dans l'Histoire



En Direct

La Première Bxl

Explications avec **Jacques Van Rillaer**, professeur de psychologie à l'UCLouvain et à l'Université Saint-Louis, à Bruxelles. Il est l'auteur de [*Freud et Lacan, des charlatans ?*](#), aux éditions Mardaga.

Jacques Van Rillaer a pratiqué la psychanalyse pendant une dizaine d'années, il a participé au *Livre noir de la Psychanalyse*. Il explique son revirement par l'influence de ses collègues hollandais qui avaient abandonné la psychanalyse, par la lecture du livre critique du psychiatre Henri Ellenberger, par sa grande déception quant au pouvoir thérapeutique de cette pratique : "J'ai quand même vu de grands noms de la psychanalyse agoraphobes, alcooliques, violents."

Richard Abibon : Je vais commenter l'article au titre ci-dessus, que je cite dans son intégralité à la fin de ma propre déconstruction.

- « J'ai quand même vu de grands noms de la psychanalyse agoraphobes, alcooliques, violents. »
-

Il a raison. Mais j'ai quand même fait parler un bon nombre de gens étiquetés "autistes", j'ai fait marcher une petite fille qui n'avait jamais marché à l'âge de neuf ans. J'ai permis à une personne étiquetée bipolaire de tenir le coup sans une crise pendant dix ans. Ceci pour les personnes dans les plus grandes difficultés. Mais je ne compte pas les personnes qui savent un peu mieux qui elles sont et où elles vont dans ce monde.

- Évidemment, tant qu'on considère l'analyse comme une thérapeutique et qu'on cherche à évaluer avec les outils des autres thérapies, on tombe à côté de la plaque. Autrement dit, tant qu'on considère l'analyse comme une médecine. et en effet, la plupart des collègues qui parlent de clinique, de patients, de symptômes, de structures, etc semblent ne pas se rendre compte qu'ils sont encore dans la médecine. ils tombent donc sous le coup de cette évaluation, quoi qu'ils en disent.
-

Jacques Van Rillaer, est quelqu'un d'honnête (je dis ça de lui au contraire de ce qu'il dit de Freud), déçu par la psychanalyse : c'est sûr, compte tenu des dérives de la psychanalyse dans le monde actuel. Il a choisi de jeter le bébé avec l'eau du bain. Ce n'est pas mon choix. J'ai préféré réformer la psychanalyse.

- - [Jean-Luc Bagar](#) Richard Abibon Van Rillaer honnête? 😊

-[Richard Abibon](#) [Jean-Luc Bagar](#) pourquoi pas? mais si vous lisez bien mes textes, je dis que ses argumentations sont souvent malhonnêtes. je ne dis pas que lui, il l'est. car quand on est dans la passion, on a tendance à argumenter dans le sens de ce qu'on veut prouver et on n'a pas l'impression de vouloir tromper son monde . je lui fais ce crédit. quand je dis qu'une argumentation est malhonnête j'explique pourquoi. il s'agit de cette argumentation là , et je me garderais bien de généraliser, au contraire de ce qu'il fait pour Freud.

- (Freud)"il aura le sentiment qu'il est un génie et ira jusqu'à se comparer à Darwin et Copernic."
-

C'est une façon vraiment fallacieuse de présenter cela. Il ne s'est jamais décrit comme un génie. Au contraire, sa proposition va dans le sens de la modestie : l'homme se croyait au centre du monde avec le soleil tournant autour de lui : il a du déchanter avec Copernic et Galilée. L'homme se croyait fabriqué de toutes pièces par dieu, comme au sommet de la création : il a dû déchanter avec Darwin. Enfin l'homme n'est même pas maître dans

sa maison, lui-même, car il a un inconscient. C'est juste un aveu d'impuissance devant les forces du ça.

"Freud, de façon compulsive, ramène toujours tout à la sexualité. Il associe par exemple l'angoisse de la mort à la peur de la castration"

Pourquoi « de façon compulsive » ? dire cela c'est tout de suite dire que si quelqu'un parle de sexualité, c'est une compulsion, c'est une maladie quoi ! cette façon de parler est vieille comme le monde et condense toutes les craintes qu'inspire la sexualité. Freud au contraire, n'a pas hésité devant un problème qu'il était impossible d'aborder en son temps. En fait, on voit que ça n'a pas beaucoup changé.

Bref, en indépendance du travail de Freud, le mien confirme ses travaux : oui, la sexualité est partout elle nous embête bien, notamment via la castration, et c'est pour cela qu'elle est reprimée dans à peu près toutes les sociétés. la mort est prise en charge par les sociétés : il y a des rites, des cimetières, des monuments; la castration n'est malheureusement prise en compte que par des mutilations telles que la circoncision et l'excision. ça mériterait qu'on s'y interroge un peu, plutôt que d'effacer sous le terme de "compulsion" qui cache aussi la maxime : "c'est pas moi c'est l'autre".

"Ses collègues au contraire prennent aussi en compte l'angoisse de la mort, la volonté de puissance, la jalousie..."

Pourquoi "au contraire" ? Quel contre sens ! Freud aussi prend en compte l'angoisse de mort. Moi aussi. Je dis juste qu'elle est l'indice d'autre chose, l'angoisse de castration mais que dans notre société, parler de castration est quasi impossible, alors que parler de la mort est tout à fait toléré. Et il ne s'agit nullement de substituer cette interprétation générale au discours d'un sujet. Si lui, il veut en rester à la mort, c'est son droit le plus absolu.

La volonté de puissance ! ce n'est pas parce que Adler a fait une fixette là-dessus, que Freud n'en a pas parlé. Il l'a pris en compte, c'est une des conséquences de l'angoisse de castration, une manœuvre conjuratoire. Mais, même chose, il ne s'agit jamais d'imposer cette interprétation à un sujet. S'il préfère parler de puissance et uniquement de cela, c'est bien son droit. La jalousie ! mais c'est un des fondements de la pensée de Freud ! dans le complexe d'Œdipe, la jalousie est motrice ! c'est parce que je suis jaloux de mon père que je vais le tuer pour niquer ma mère ! les jalousies dans la fratrie sont du même ordre : l'enjeu est toujours la place auprès de la mère.

Soit dit en passant je me suis aussi battu contre des collègues lacaniens qui soutenaient que l'angoisse de mort était dominante. Ils font ce qu'ils veulent je n'entends pas imposer mon point de vue, mais j'ai le droit de parler de mon point de vue, qui est qu'ils n'ont pas pu aborder l'angoisse de castration pour eux-mêmes dans leur propre analyse. Et je le comprends parce que c'est franchement pas fastoche. C'est sans aucun doute le cas de Jacques Van Rilaer. Mais je n'ai pas le droit de dire ça, lui seul peut dire où il en est. Et il a le droit d'en rester où il en est.

"Selon Freud, le complexe d'Œdipe est le désir de posséder corporellement sa mère et de se débarrasser de son père. Il faut savoir qu'il ne l'a pas découvert en écoutant ses patients, mais à partir de son expérience personnelle."

Ben vous, moi aussi. C'est justement ce qui fait la valeur de la chose : nous ne l'imposons pas aux autres, ni Freud ni moi, mais nous pouvons dire : ça, ça me concerne, je l'ai vécu. D'où la nécessité d'une analyse personnelle. Mais même avec une analyse personnelle il y a des gens qui n'y parviennent pas, tellement ces choses sont scandaleuses. Moi ? avoir envie de coucher avec ma mère ? mais quelle perversion ! c'est bon pour les malades.

Même remarque que plus haut : dans une analyse, on n'impose ce complexe à personne; on donne juste aux gens la liberté de parler, pas de se conformer à quelque théorie que ce soit. L'expérience prouve qu'en général ils tombent là dessus : sur le complexe d'Oedipe. Mais ils y tombent tout seuls, on ne leur fournit pas le packaging. Ceux qui n'y tombent pas, eh bien on les laisse là où ils en sont.

"Il écrit à son ami médecin Wilhelm Fliess qu'il croit se souvenir qu'à l'âge de 2 ans et demi, "J'ai dû voir ma mère nue et j'ai dû sans doute en être excité. Je suis convaincu d'avoir eu un désir sexuel pour ma mère." Par ailleurs, il s'entend assez mal avec son père, c'est sans doute lui le gêneur. Pour lui, c'est probablement ce qui explique aussi le succès de la pièce de Sophocle 'Oedipe Roi'.

Oui, tout pareil pour moi.

"Par la suite, il expliquera absolument tous les cas par ce complexe d'Oedipe qui devient central, généralisé à outrance, explique Jacques Van Rillaer."

La généralisation est un problème que je ne cesse de questionner. Freud aussi. Et dans un sens, et dans l'autre. Et comme dit plus haut, je ne l'impose à personne. À chacun son analyse, à chacun sa façon de s'y retrouver dans son histoire familiale. C'est donc une mauvaise explication de Jacques Van Rillaer. Son idée de généralisation, c'est là qu'il produit lui-même une généralisation à outrance.

Le colloque organisé Par Christine Dornier à Besançon avait ce but : repérer , dans les rêves de ceux qui s'expriment, s'il y a des invariants que l'on peut retenir au titre de la généralisation. L'idée était aussi de souligner ce qui ne rentrait pas dans le cadre de la généralisation et qui ne pouvait que témoigner de la singularité d'un sujet.

C'est aussi le but de ma page et de la page "psychanalyse en open source" où, loin de glosser sur les théories, le gens y racontent simplement leurs rêves, ou leurs expériences avec leurs enfants. Libre à ceux qui le veulent d'en déduire des généralités... ou pas.

"Il n'y a aucun fait imaginable qui puisse remettre en question la théorie freudienne. Nous sommes dans l'irréfutabilité totale, comme dans une religion d'ailleurs."

Cette phrase est mise en gras, d'une autre couleur, et détachée du texte. Mais on ne sait pas qui l'a dite.

Ceci dit, je vais la réfuter car moi j'admets parfaitement la réfutation à mon propos . ce n'est pas le cas de grand nombre d'analystes, je le ai assez pratiqués, qui préfèrent censurer plutôt que d'accepter la moindre contestation. ils sont effectivement dans la religion l'essentiel de leurs arguments tenant dans le "Freud a dit..." et "Lacan a dit..." ce qui fait parole d'évangile. Une telle position est ce qui a empêché l'analyse de se réformer, et d'évoluer. Comme les religions qui se basent sur un texte sacré qu'il est impossible de contester. Une révélation.

Au contraire, le fait même que je répondre ici montre que j'admetts parfaitement la réfutation et que je la trouve même nécessaire, comme dans les critères que Popper demandait à une science. Les adversaires de la psychanalyse m'ont souvent demandé : "des faits !" alors je leur raconte mes réussites avec tel ou tel. Je raconte aussi mes échecs. À chaque fois j'essaie d'expliquer le pourquoi de l'un et de l'autre. Alors on ne me répond pas ou alors : "vous dites des mensonges", ce dont on accuse Freud aussi. Ou alors "avez-vous des preuves matérielles de ce que vous avancez ?" Matérielles, c'est un peu difficile quand il s'agit de sujets, non ? bon, je n'ai que les témoignages des dits sujet, lorsqu'il veulent bien témoigner. Encore faut-il accepter de les entendre, ce qui n'est pas gagné. Pour ce qui est des témoignages publics, je retiens le livre d'une analysante, Marie Cardinal, qui raconte les résultats spectaculaires de son analyse. Elle n'était pourtant pas partisane d'une voie plutôt que d'une autre, elle voulait seulement être soulagée. Elle l'a été ! mais ce livre, pourtant un immense succès populaire, n'est évidemment jamais cité par les adversaires de la psychanalyse.

J'ai longtemps suivi les cours de Jean Michel Vappereau qui, tout en se disant psychanalyste, se piquait de mathématiques. Il disait, régulièrement, avec une pointe de gourmandise dans la voix : "c'est irréfutable". En effet, il n'a pas supporté la contestation que j'ai pu apporter à certains de ses développements, pour mathématiques qu'ils soient. Cette position d'irréfutabilité s'explique ainsi : en psychanalyse on déplace l'attention du signifié sur le signifiant. Ainsi, s'il pleut et que je dis : "il fait beau", du point de vue objectif, je déconne. Mais du point de vue subjectif, il est vrai que j'ai dit : "il fait beau". Et ça c'est irréfutable.

Là je donne un exemple anodin, mais allez essayer de réfuter la conviction d'un croyant en n'importe quelle foi ! ce pourquoi en effet c'est inutile, fusse la foi en Freud, Lacan ou Jacques Van Rillaer. Il n'y a plus qu'à tenir pour vraie les propositions de chacun, agrémentée de l'astérisque : "vraies d'un point de vue subjectif".

À condition de préciser ce que je viens d'expliquer, ce qui n'est pratiquement jamais fait. Et c'est bien pour ça que je n'impose jamais aucune généralisation à qui que ce soit car, si vous me dites : "le complexe d'Œdipe est seulement un délire de Freud", je vous répondrais : "vous avez raison, car il est irréfutable que c'est ce que vous avez dit. Je vais donc avant tout respecter votre position de sujet dans ses convictions".

Mais je ne m'empêcherai pas d'ajouter : "moi, j'ai rêvé un jour que j'avais tué mon père et que j'avais couché avec ma mère. C'était un sentiment d'horreur si intense que je me suis réveillé. Et 5 minutes après le réveil, le cœur battant, je croyais encore que c'était la réalité. " Mais je me suis réfuté moi-même à l'aune de la réalité : non, c'était faux, ce n'était qu'un fantasme. Mais il est vrai que c'est un fantasme et qu'il fait partie de moi. Vraiment. Ce qui, en effet, est irréfutable.

Vous saisissez la nuance ?

"En 1985, le psychanalyste Jeffrey Masson, admirateur de Freud, va traduire de manière intégrale les lettres de Freud à Wilhelm Fliess, ce qui va être catastrophique pour la réputation de Freud. Il révèle des choses étonnantes et très gênantes, qui avaient été expurgées de la version précédente, en 1950. On y apprend que Freud prenait de la cocaïne..."

En 85, j'avais fini ma psycho et mon doctorat en psychanalyse, et j'avais toujours su que Freud avait pris de la cocaïne. Il ne s'en est jamais caché. Il l'a étudiée d'un point de vue psychochimique, car il était chercheur, on dirait aujourd'hui, en neuro sciences. Donc il en a pris aussi, car à l'époque tout le monde en prenait. Ce n'était pas interdit, c'était même recommandé par la

faculté pour ses vertus apaisantes, antalgiques, dynamisantes. Le coca cola tire son nom de là. A l'origine, c'était une boisson à la cocaïne. En France, le vin Mariani avait un succès fou : c'était un vin à la cocaïne, qui faisait de la publicité parfaitement lisible partout. Présenter les choses comme dans cet article se lit : ouh ! voyez Freud, quel toxicomane honteux !

C'est là qu'il y a quelque malhonnêteté à présenter les choses ainsi.

"...qu'il basait ses histoires de cas sur ses théories et pas l'inverse, qu'il allait jusqu'à inventer des cas et des guérisons. Y compris le fameux cas d'Anna O. qui a été un échec complet. "C'est une mystification incroyable", affirme Jacques Van Rillaer."

J'ai toujours milité pour qu'on parte de la pratique pour aller vers la théorie et que si quelque chose n'allait pas avec la théorie, eh bien, il fallait en changer. C'est bien plus complexe que ça.

Je suis d'accord que Freud a souvent cherché à vérifier ses théories à travers ses cas. Il a aussi fait le contraire, et là encore, il est malhonnête d'accentuer un trait sans le balancer de l'autre. Dans "au-delà du principe de plaisir", il montre comment il a repéré dans sa pratique, des éléments qui ne collaient pas avec sa théorie du principe de plaisir. Il nous dit précisément lesquels, et il change de théorie.

Pour ce qui est d'ANNA O, je ne sais pas, il est possible que ce soit un échec total ; et pourquoi pas ? Dans les dernières années du 20ème siècle, on ne guérisait pratiquement aucun cancer. On le reproche aux médecins ? depuis, ils ont fait des progrès. Moi aussi. En ce qui concerne Dora, à la fin de son texte, Freud se reproche de n'avoir pas investigué assez du côté de l'homosexualité. J'ignore totalement si cela a influé ou non sur la réussite ou l'échec du "cas". ça montre juste que Freud était capable de s'interroger.

Je ne défends pas Freud à tous crins ni dans tous les aspects de son travail. Si je trouve qu'il y a à critiquer, je critique, et je m'en explique. Ce n'est pas un prophète et on est en droit de mettre en cause sa parole.

Bref, cette façon malhonnête représenter les choses, en tirant seulement sur un seul côté de la ficelle, ne m'incite pas à croire les allégations de mensonge et d'inventions de cas. Mais même si c'était le cas (je n'en écarterai pas l'hypothèse), mon problème n'est pas Freud, mais mon travail. Je ne suis pas dans une religion et mon travail, je le présente de manière aussi exhaustive que possible avec mes propres remises en question (j'étais lacanien, je ne le suis plus). Je m'offre autant que possible à la réfutation.

C'est en ce sens-là que je vérifie les critères de scientificité de Popper. Avec les nuances que j'ai indiquées plus haut.

"Pour Freud, savoir, c'est pouvoir. La notion de pouvoir est très importante pour lui : la psychanalyse a toujours le dernier mot. Si le patient conteste, l'analyste lui dit qu'il résiste ou garde un silence fermé. Il ne réagit que quand le patient raconte des choses qui vont dans le sens de sa théorie".

Là aussi c'est extrêmement malhonnête de présenter les choses ainsi. Freud s'est justement

intéressé à cette question et l'a traitée autrement qu'en trois lignes. Oui, il dit ce qui est écrit dans ce petit paragraphe. Mais c'est justement pour le remettre en question : Comment sortir de cette impasse du psychanalyste qui aurait toujours le dernier mot ?

Il y a de multiples façons de lire Freud, comme n'importe quel auteur d'ailleurs. Quand on le lit avec de tels préjugés on peut en donner compte rendu partial, comme ici. Mais moi, je peux ajouter que Freud a aussi donné comme règle de la psychanalyse : seul le rêveur peut interpréter son propre rêve, ou son lapsus ou son acte manqué. Et il le met en pratique dans tout un livre : "La Science des Rêves". Cette façon de lire Freud balaye d'un coup les accusations d'une volonté de conformité à la théorie. C'est ce que, personnellement, j'ai VOULU retenir de Freud. Ça ne m'a pas empêché de m'apercevoir que, y compris dans " La Science des Rêves ", il ne respectait pas toujours sa propre règle. Ça ne m'a pas empêché de remarquer que la quasi-totalité de mes collègues ne s'étaient même pas aperçus de cette règle énoncée par Freud et n'en tenaient donc aucun compte.

Ça ne m'a pas empêché de la transgresser moi-même, car l'art de l'accompagnement en analyse est complexe. Cette règle me sert de base, mais souvent, quand je connais bien quelqu'un pour l'avoir entendu des années, il m'arrive de donner un coup de pouce à l'interprétation. Mais c'est lorsque la personne m'a quasiment déjà dit ce que je ne fais que reformuler.

Freud lui-même s'est interrogé longuement sur l'art de l'interprétation, avec des fortunes diverses. On ne peut pas résumer sa position à une formule simple qui permettrait de focaliser toutes les critiques.

D'où la nécessité des réfutations et des appels à réfutations, afin de garder le dialogue ouvert. Quand c'est possible et qu'on ne se heurte pas à une psychanalyse réduite à un catalogue de maximes, comme c'est le cas des religions.

"On sait désormais que Freud a obtenu très peu de résultats au final, son pouvoir thérapeutique était très faible. Les cas neurologiques qui lui ont été envoyés ont toujours été compris par lui comme de l'hystérie de conversion, même quand il s'agissait de syndrome de Ménière ou d'obsessions. Il a rendu hystériques de nombreux patients et il y a eu pas mal de suicides parmi ces gens qui étaient complètement désorientés, explique Jacques Van Rillaer."

Non, moi je ne le sais pas. Qu'est-ce que c'est que ces façons de présenter les choses comme des évidences ? je retrouve ici le débat diagnostique, ce contre quoi je me bats depuis Vingt ans et plus. Ah, vous vous êtes trompé de diagnostic, ouh ! honte à vous ! pour avoir participé à des débats de ce genre plusieurs fois par semaine dans les hôpitaux où j'ai travaillé, je sais de quoi je cause. En effet, si des grands spécialistes se disputent encore tous les jours autour de ces questions, pourquoi croirais-je l'un plutôt que l'autre ? ces débats existent en psychiatrie et ils se tiennent aussi en psychanalyse. Et en effet, tant que les psychanalystes n'auront pas compris que leur discipline se situe ailleurs, ils s'exposeront à ce genre de critique. Quels sens cela aurait-il si je rentrais dans ce débat en rétorquant : mais si, il s'agissait bien d'hystérie de conversion ! et d'égrener un chapelet d'arguments tous plus convaincants les uns que les autres. Mon adversaire aurait beau jeu de faire la même chose en sens inverse. Match nul.

Les cas neurologiques, je n'en ai cure : les gens ont déjà fait plusieurs médecins avant de s'adresser au psychanalyste. Que les médecins fassent leur travail s'il y a un problème neurologique : c'est leur affaire, pas la mienne. Un problème neurologique n'empêche nullement un sujet d'être sujet, d'avoir un père, une mère, un sexe, et des difficultés dans son histoire.

Tout ce que je peux répliquer, c'est qu'en quarante ans de carrière, je n'ai pas eu de suicidé dans ma clientèle. et si j'en ai eu un à mon insu, je l'invite à témoigner ici et à me casser la collection complète des *Gesammelte Werke* en allemand sur le dos.

"Ce seront les psychanalyses didactiques. Freud s'y refusera, affirmant qu'il a déjà fait son autoanalyse et qu'il n'en a pas besoin. Dans une de ses lettres à Fliess pourtant, il avouera qu'il est impossible de s'autoanalyser et d'interpréter ses propres rêves."

Toujours le même procédé qui consiste à mettre en exergue un trait aux dépends d'un autre que l'on tait. Je connais bien l'argument : des foules de collègues me l'ont déjà brandi sous le nez. Car je m'auto analyse et j'interprète mes propres rêves ; après 21 ans d'analyse chez trois praticiens différents, il est vrai. Mais quand Freud le fait dans "la science des rêves", on a tout le matériel sous la main, le rêve de Freud et son interprétation par Freud. On a tous les moyens de se rendre compte si le travail analytique a eu lieu ou pas. tous les moyens? non, car Freud le dit honnêtement, il ne livrera pas ce qui concerne la sexualité. il en était où il pouvait à son époque le pauvre ! il était le premier à faire ça.

Alors j'ai suivi cette voie mais, en ne me restreignant pas sur la sexualité. et ça m'a permis d'aller beaucoup plus loin que tout ce qu'on raconte dans les livres de psychanalyse. Moi aussi je donne tous les moyens au public de se faire une opinion sur ce que je raconte. Je fais une analyse à ciel ouvert. Bien entendu la plupart des collègues pensent qu'elle ne vaut rien. Bon, moi, je ne vais pas me prononcer sur la valeur de leurs propres analyses dont ils ne disent jamais un mot. Chacun son système de valeur.

Freud avait ouvert une voie, il est possible de la continuer, sans se montrer à tout prix fidèle à ses propos dont j'ai relevé ici un certain nombre de contradictions. J'ai les miennes aussi.

Richard Abibon

L'article de référence :

La méthode freudienne

Sigmund Freud a lui-même déclaré en 1896 que la psychanalyse avait été inventée par le médecin autrichien Josef Breuer, mais qu'il en était lui-même le créateur pour avoir transformé cette méthode en la débarrassant de l'hypnose et en y introduisant l'association libre.

Il a mis au point sa méthode, qu'on peut déjà trouver dans une certaine mesure chez le français Janet, en écoutant sa première patiente, la très riche baronne Anna von Lieben, qui avait très envie de parler. Freud s'est rendu compte que le fait de s'exprimer sans rien dissimuler permettait, par des associations libres, de retrouver des souvenirs d'enfance, des traumatismes cachés, responsables pour lui de toutes les psychopathologies.

Freud va tout faire pour s'approprier la psychanalyse, affirmant en 1914 être le seul à savoir vraiment de quoi il s'agit. Au début de son oeuvre, il cite Janet, Benedikt, Von Hartmann et d'autres auteurs dont il reprend les idées, puis par la suite, il aura le sentiment qu'il est un génie et ira jusqu'à se comparer à Darwin et Copernic.

Les divergences

Ce qui va faire vaciller la statue de Freud, c'est surtout les écrits d'un psychiatre historien, Henri Ellenberger, qui va montrer que la recherche sur les processus inconscients et les procédures psychothérapeutiques est très ancienne et remonte à l'Antiquité. Au 19e siècle déjà, il y a eu un véritable boom de la psychothérapie, le terme *inconscient* a été très souvent utilisé.

Ses publications sont relativement bien reçues dans un premier temps, il reçoit un poste d'enseignement à l'Université de Vienne en 1902. Il organise des réunions chez lui, avec des confrères médecins. Assez rapidement, les interprétations vont diverger. Freud, de façon compulsive, ramène toujours tout à la sexualité. Il associe par exemple l'angoisse de la mort à la peur de la castration, la neurasthénie à un problème de masturbation,...

Ses collègues au contraire prennent aussi en compte l'angoisse de la mort, la volonté de puissance, la jalousie... Freud va se disputer avec ses principaux disciples, avec Alfred Adler en 1911, avec Wilhelm Stekel en 1912, avec Carl Jung aussi, à propos du fameux complexe d'Oedipe.

Le complexe d'Oedipe

Selon Freud, le complexe d'Oedipe est le désir de posséder corporellement sa mère et de se débarrasser de son père. Il faut savoir qu'il ne l'a pas découvert en écoutant ses patients, mais à partir de son expérience personnelle.

Il écrit à son ami médecin Wilhelm Fliess qu'il croit se souvenir qu'à l'âge de 2 ans et demi, "J'ai dû voir ma mère nue et j'ai dû sans doute en être excité. Je suis convaincu d'avoir eu un désir sexuel pour ma mère." Par ailleurs, il s'entend assez mal avec son père, c'est sans doute lui le gêneur. Pour lui, c'est probablement ce qui explique aussi le succès de la pièce de Sophocle 'Oedipe Roi'.

Ce sont les deux faits qui pour lui sont au départ du complexe d'Oedipe : un désir sexuel pour la mère et une envie de tuer le père. Par la suite, il expliquera absolument tous les cas par ce complexe d'Oedipe qui devient central, généralisé à outrance, explique **Jacques Van Rillaer**.

Il n'y a aucun fait imaginable qui puisse remettre en question la théorie freudienne. Nous sommes dans l'irréfutabilité totale, comme dans une religion d'ailleurs.

En 1985, le psychanalyste Jeffrey Masson, admirateur de Freud, va traduire de manière intégrale les lettres de Freud à Wilhelm Fliess, ce qui va être catastrophique pour la réputation de Freud. Il révèle des choses étonnantes et très gênantes, qui avaient été expurgées de la version précédente, en 1950. On y apprend que Freud prenait de la cocaïne, qu'il basait ses histoires de cas sur ses théories et pas l'inverse, qu'il allait jusqu'à inventer des cas et des guérisons. Y compris le fameux cas d'Anna O. qui a été un échec complet. "C'est une mystification incroyable", affirme **Jacques Van Rillaer**.

La position dominante de l'analyste

Pour Freud, savoir, c'est pouvoir. La notion de pouvoir est très importante pour lui : la psychanalyse a toujours le dernier mot. Si le patient conteste, l'analyste lui dit qu'il résiste ou garde un silence fermé. Il ne réagit que quand le patient raconte des choses qui vont dans le sens de sa théorie.

On sait désormais que Freud a obtenu très peu de résultats au final, son pouvoir thérapeutique était très faible. Les cas neurologiques qui lui ont été envoyés ont toujours été compris par lui comme de l'hystérie de conversion, même quand il s'agissait de syndrome de Ménière ou d'obsessions. Il a rendu hystériques de nombreux patients et il y a eu pas mal de suicides parmi ces gens qui étaient complètement désorientés, explique **Jacques Van Rillaer**.

L'analyse didactique

En 1902, lorsque Freud réunit chez lui des médecins et des intellectuels, et que des tensions apparaissent, Jung va proposer d'utiliser l'analyse didactique pour réduire ces conflits d'interprétation. Ils vont donc tous aller se psychanalyser les uns les autres dans une clinique réputée de Zurich. Ce seront *les psychanalyses didactiques*. Freud s'y refusera, affirmant qu'il a déjà fait son autoanalyse et qu'il n'en a pas besoin. Dans une de ses lettres à Fliess pourtant, il avouera qu'il est impossible de s'autoanalyser et d'interpréter ses propres rêves.

Freud et Jung vont se disputer, se traitant mutuellement de névrosés. Freud à partir des années 1910, ne fera plus que des analyses didactiques, ce qui est un job facile, avec des gens 'normaux', et qui rapporte gros. Il écrit d'ailleurs : "Je ne travaille plus qu'avec des didactiques et je ne travaille plus que pour le dollar."

La technique de Freud

Sa technique est très simple : il suffit de demander au patient de dire tout ce qui lui passe par la tête. Les techniques d'interprétation se basent fondamentalement sur trois choses :

- la référence à des faits du passé : un conflit avec votre femme s'explique par un problème avec votre mère.
- l'interprétation symbolique : si vous rêvez d'un serpent, c'est que vous pensez au pénis.
- l'interprétation par mot-pont : on joue avec les mots, les découpe, les interprète. "Ne me prenez pas au mot" deviendra 'homo', 'homosexuel'...

Le succès de la psychanalyse tient notamment au fait que nous avons tous l'impression qu'il y a des processus inconscients, ce que l'on sait depuis des siècles, mais aussi à la facilité d'interprétation ; on peut facilement y appliquer une grille, par exemple pour les lapsus. Pour lui, les lapsus sont toujours l'expression d'un refoulement, ce qui, selon **Jacques Van Rillaer**, est totalement tiré par les cheveux !

Au fil des années, Freud semble de plus en plus déprimé, pessimiste, d'une part parce qu'il consomme de la cocaïne, mais aussi pour diverses raisons tangibles : il perd une fille, un petit-fils, il y a la guerre, il fume beaucoup et développe un cancer de la bouche à partir de 1920. "Ce qui montre bien les limites de la psychanalyse en cas d'addictions fortes", constate **Jacques Van Rillaer**.

**Jacques Van Rillaer nous parle aussi de Lacan
et du succès de la psychanalyse en France,
écoutez-le dans la suite de l'entretien**